

## C'EST À DIRE

## Le grand Thierrin

Je suis au regret de saluer le dernier livre de Paul Thierrin. Implacable d'humour noir, de grincements d'os et de dents, de souffle étranglé. De lumière littéraire sur le seuil de la mort.

Par Jean-Bernard Vuillème

Sans détour, aphorisme après aphorisme dont il était un maître, d'une plume toujours plus affûtée par le temps, Paul Thierrin a su vivre sa maladie et sa mort en écrivain. Les roses de Madame Fatalité et son rire acide s'en donnent à cœur joie dans ce livre posthume, à lucidité rabattue sur la conscience d'une vie rongée par son mal en attendant l'éclipse. Cet ultime feu d'artifice que le lecteur peut rallumer à tout moment, c'est une belle manière de s'en aller. Un privilège hautement gagné de rester là bien que ce soit foutu pour la vie.

*Combien d'arbres fauchés en pleine sève pour faire du cercueil? Alors que La sottise monte avec le soir et promène ses talons éculés sous l'œil burlesque des néons.* Et permettez encore cette devinette: *Quel meuble ne sert qu'une fois? Le cercueil.*

Au moins partir sur ces élégances, ces questions d'adolescence polies par une vie que ni l'âge, ni la maladie, ni la proximité de sa fin n'ont su rendre copine du destin. Thierrin rampe vers la sérénité qu'il ne trouve pas, décidément, bien qu'il ne renonce jamais à cette *sinistre cérémonie, chaque matin, de se remettre en vie.*

*Jusqu'au dernier soupir traquer, réduire l'affreux terre à terre.*

Il y avait plusieurs Thierrin. Le directeur d'une école privée à Neuchâtel. L'éditeur d'ouvrages scolaires, et celui, un peu marginal et non moins attentif, de littérature, à l'enseigne de Panorama à Bienne. Avant le bon mourant, il y eut le bon vivant sachant huiler juste à propos les mécanismes grinçants de l'ironie. Tous ces personnages se trouvaient rassemblés dans la haute silhouette efflanquée d'un poète et d'un aphoriste qui dit ses derniers mots dans *Roses acides*.\* Et ces mots confirment que Thierrin eût mérité autant d'attention de son vivant que de larmes de son mourant. Comme le dit justement Bernardette

Richard dans une préface en forme de missive: «Trépassé l'un des derniers aphoristes de la langue française, méconnu, méprisé dans sa propre patrie, alors que la France rendit hommage, par la plume d'Alain Bosquet (...), à chacun de ses recueils, le comparant à Cioran».

Evidemment, il existe une tendance à dire Cioran! Cioran! chaque fois qu'un aphoriste pointe le bout de son nez. Mais ils sont si rares, les champions de la brièveté qui dit tout, qu'on ne peut manquer de les reconnaître sans une certaine mauvaise foi ou peut-être une certaine négligence. Bosquet sait distinguer ces étoiles-là dans le ciel surpeuplé de la littérature. Eh bien voilà, Thierrin possédait le génie de produire des comprimés littéraires, l'essentiel de ce qui peut être dit étagé en quelques mots tracés les uns au-dessous des autres et dressés comme autant de tours sur la platitude quotidienne, ou rassemblés en une ligne, en deux lignes, et sinon serrés dans un bref et insécable paragraphe de pierre philosophale. Pareille économie de moyens, tel art de la brièveté vont à contre-courant d'une époque de logorrhée. N'est-ce pas vexant qu'un type parvienne à exprimer l'essentiel en quelques phrases, le rire, les larmes, la mort, quand il faut à d'autres des centaines de pages et d'interviews pour ne rien dire?

C'était peut-être le drame de Thierrin que sa parole réhabilitait le silence. Je l'ai connu grave et drôle. Son humour lucide comme celui de ses proses, de ses poèmes et de ses aphorismes congédiait les bavards. Sa gentillesse désarmait les médisants. Qu'est-ce que c'était, je vous le demande, que cette espèce de Biennois lauréat en 1979 du grand prix de l'Humour noir à Paris pour un livre intitulé *Buffet froid*?

Un grand talent. Le bouquet final de *Roses acides* qu'il nous livre post mortem me paraît aussi rare qu'un bouquet d'immortelles.

J.-B. V.

\* Canevas Editeur, 1995.